

Le désert Mokeddemien : référence identitaire et expression poétique



Dr. Mohamed Boudjadja
Université de Sétif 2, Algérie

Résumé : Comme dans les autres littératures du monde, la thématique de l'espace est fortement présente dans la littérature algérienne de langue française. Le désert en est un particulièrement. Des connivences multiples sont nouées avec ce lieu mythique. Les romans de Malika Mokeddem illustrent bien cela. Chacun d'eux offre autrement une vision du désert, voire des déserts. Un espace mythique, une fascination et même une littérature. Serait-ce parce que le désert favorise la parabole, la métaphore et offre des décors pour l'imagination ? Ou bien y aurait-il d'autres raisons justifiant la place du désert comme espace troublant et, en même temps, source d'imagination créatrice ?

Mots-clés : désert - symbole - littérature - espace - poétique

المخلص : على غرار آداب العالم، فإن موضوعاتية الفضاء حاضرة بقوة في الأدب الجزائري ذي التعبير الفرنسي و الصحراء على وجه الخصوص حيث إن علاقات خفية قد نسجت مع هذا المكان الأسطوري. إن روايات مليكة مقدم تبيين بوضوح هذا، فكل منها تبدي على طريقتها رؤية للصحراء، بله للصحارى. هذا الفضاء الأسطوري الفاتن الملهم للأدباء. أليست الصحراء باعثة على الحكمة، مثيرة للمجاز، تمنح مناظر محفزة للخيال؟ أم هناك أسباب أخرى تبرر حضور الصحراء في الأدب عامة والرواية خاصة باعتبارها فضاء للدهشة مما جعل كتابة مليكة مقدم تحياه متخيلا في سماء الإبداع الروائي؟

الكلمات المفتاحية : الصحراء - الرمز - الأدب - الفضاء - الشعرية.

Abstract : As in the other world literatures, the theme of space is strongly present in Algerian literature in French. The desert is a particular one. Multiple complexities are established with this mythical place. The novels of Malika Mokeddem illustrate this. Each offers a different vision of the desert or deserts as a mythical space, a fascination and even a literature. Could it be because the desert fosters the parable, metaphor and offers decorum for the imagination? Or would there be other reasons instead of the desert as a space and disturbing at the same time, a source of creative imagination?

Keywords : desert - symbol - literature - space - poetics.

Il est une vérité indubitable, jamais le désert ne laisse indifférent. Son évocation à elle seule produit des sensations particulières chez ceux qui lui ont donné ce nom : la peur, la soif, la solitude, la mort. Mais elle produit le contraire chez ceux qui y vivent ; ceux qu'il a adoptés et dont il a forgé le physique et le tempérament ; ceux qui l'aiment y trouvent apaisement et sécurité, vie grouillante et humide fraîcheur des oasis qui en jalonnent les voies de circulation...

En littérature, paradoxalement, le désert est peuplé de mille et une images, mille et un tours d'esprit, mille et une belles formules qui traversent les temps et remplissent l'espace immense entre l'insolite et le dramatique, le conjoncturel et l'existentiel, l'original et le lieu commun ; ce qui tient de la pure géographie et ce qui relève des mythologies que l'homme s'est construites, au cours des âges, pour ne pas vivre que dans ce vaste et pourtant étroit univers.

Dans la littérature algérienne de langue française, le désert a servi de thème, de cadre et de personnage pour tant d'écrivains aux projets esthétiques si divers. « *Le désert obsède tous les écrivains algériens* » (Dib, *L'arbre à dire*, 1994 :19). Ils ont été fascinés par le désert et l'ont représenté chacun dans une fiction. A. Camus dans *Noces*, M. Dib dans *Le Désert sans détour*, T. Djaout dans *L'Invention du désert*, M. Haddad dans *Je t'offrirai une gazelle*, M. Mammeri dans *La Traversée...*

De son côté, Malika Mokeddem¹, qui a grandi au pied des dunes du grand erg occidental, à Kenadsa, du côté de Béchar, accorde une place importante à la thématique du désert. Ses romans illustrent bien cela. Chacun d'eux offre diversement une vision du désert, voire des déserts. Un espace mythique, une fascination et même une littérature. Des connivences multiples sont nouées avec ce lieu fabuleux.

Serait-ce parce que le désert favorise la parabole, la métaphore et offre des décors pour l'imagination ? Ou bien y aurait-il d'autres raisons justifiant la place du désert comme espace troublant et, en même temps, source d'imagination créatrice?

Dans cette étude, nous tenterons d'analyser la présence du désert, ses évocations, ses symboles et l'utilisation que l'auteure en fait dans ses romans ainsi que les rapports qui s'établissent entre cet espace et les personnages.

Le désert mokeddemien : évocations et symboles

L'espace romanesque a ses dimensions topographiques qui peuvent être révélatrices sur le plan discursif. Henri Mitterrand distingue l'aspect topographique du lieu et l'aspect romanesque de l'espace. Dans *Le regard et le signe* (1987), il précise : le lieu, dit-il, se détermine par une situation topographique. Quant à l'espace, il constitue deux dimensions, l'une topographique et l'autre fonctionnelle. L'espace est instrumentalisé dans la mesure où il organise et découpe le territoire affecté aux personnages, où il ordonne leurs « places », leurs « mouvements » et leurs « actes ».

Un recensement de l'occurrence des différents aspects du désert dans son œuvre nous révèle l'intérêt de l'auteure pour certains aspects topographiques. Dans les textes de M. Mokeddem, le désert est décrit de par ses immensités qui recouvrent l'espace topographique du désert algérien et s'étendent vers le grand Sahara. Elles incorporent les plateaux, les ergs, les regs, les hamadas et les steppes. Le désert, c'est le vent de

sable, la chaleur atroce : « *Des regs avec leurs cailloux torturés par le soleil, par les vents. Et l'infini refermé sur leur baigne* », (*La Transe des insoumis* : 106)

Aussi, les deux principaux mouvements physiques du désert² (l'envahissement et l'engloutissement) constituent le rythme dans les textes. Dans *Le Siècle des Sauterelles*, l'envahissement se fait horizontalement par la tempête du vent de sable participant de l'ouverture et de l'infini du désert. Quant à l'engloutissement, il est vertical, c'est là où s'effectuent l'absorption spirale des corps et la transfiguration des dunes par la lumière.

Le Désert est aussi associé aux personnages, puisqu'ils font partie intégrante du désert comme objets romanesques. Ils entretiennent avec lui un lien de parenté et c'est à travers leur expérience que le désert se manifeste à nous. Sans leur présence, le désert devient un espace creux. Plusieurs séquences descriptives nous montrent l'enracinement intime des personnages dans la nature désertique avec toutes les impressions et les exaltations qu'offre le désert au corps. Dans *Les hommes qui marchent*, le corps de Zohra s'inscrit dans une dimension spatio-temporelle, « *Zohra était le désert* » (1990 : 11). La bédouine à la chevelure teinte au henné, au chèche posé selon son humeur (1990 : 9), à la démarche souple de nomade s'adonne au « *nomadisme des mots* » pour raconter le désert.

Dans *La Désirante*, Régis, le père du disparu, Léo, appelle Shamsa, « *la fille du soleil* », par un surnom qu'il affectionne mais non sans gratuité, « *la fille du désert* » (2011 :14).

Mais, le désert mokeddemien, aux mille directions possibles, n'a ni début ni fin. Ses multiples espaces, en revanche, sont dénommés. Espace métaphysique ou cosmique, le désert et ses immensités nous livrent un réel autre et nous invitent à partager les codes préexistants. L'espace se présente tantôt comme un horizon ouvert (faisant écho à la liberté), tantôt clos (refuge) d'où sa prééminence dans la poétique du désert.

L'espace ouvert que traversent les protagonistes de Malika Mokeddem offre des possibilités d'aller et de retour entre passé et présent. Ils ne quittent jamais « le seuil » qui selon Bachelard, « est un lieu de départ et d'arrivée » (1959 : 201). L'espace traversé au cours des romans de *Les Hommes qui marchent* (1990) jusqu'à *La désirante* (2011), est ouvert et aussi vaste que le désert. La marche des hommes qui le parcourent est lente, réfléchie, puissante et tenace. L'être, pris dans une quête ontologique, pousse les frontières de l'espace toujours face à un horizon qui ne fait que se reculer. Le désert par son immensité est alors un lieu de « désir », d'apaisement de soi et de liberté, mais aussi de fuite des protagonistes. L'immensité du désert symbolise la liberté, un horizon sans limite ni frontière. L'exemple de la dune qui remplit bien la fonction maternelle : l'enfant réfractaire trouve refuge dans la dune, la « Barga », pour y méditer et rêver

son avenir contre le désert des mentalités et pour fuir les persécutions de la société : « *Je fais corps avec cette dune, la Barga. Elle est le lit, le tremplin de mes rêves [...] En bas, c'est le règne du cauchemar.* » (*La transe des insoumis* : 106).

Cependant, le désert est aussi un baignoire qui séquestre et étouffe. Dans *Les hommes qui marchent*, la narratrice dira à la page 247 : « [...] *Je ne fais que ce que je peux et à quel prix ! C'est ça qui m'étouffe de plus en plus. Ici, on ne vit pas, on subit. On ne vit pas, on périt chaque jour. Ici, tout est dramatique* ».

Une conséquence fatale : Le mutisme, le silence et la solitude. Dans *N'Zid* (Mokeddem : 2001), Jamil a souffert de l'enfermement. Il dit : « *Longtemps le désert a été pour moi le pire des enfermements [...] Même mon luth en était muet* ». (Mokeddem, 2001 :162)

Lieu symbolique et image difficile vu la détresse et le désespoir dans lesquels vivait l'enfant. Le désert ne serait-il alors qu'un prétexte ? Les véritables causes de l'enfermement sont humaines, (provoquées par l'homme) ; les immensités symbolisent le lieu de la « *désertification de l'esprit* » : « *père et fille marchent sur le plateau jusqu'à la désertification de l'esprit* » (*Le Siècle des Sauterelles* : 161).

Enfin, l'espace du désert, dont les signes s'offrent toujours au déchiffrement, inscrit une réalité complexe, insaisissable, dans le texte qui la signifie. D'où le rôle structurel de l'imaginaire et du mythique dans sa mise en texte. Dans *Les hommes qui marchent*, la sensibilité du poète errant traduit le drame de celui qui se sent étranger dans un espace qui l'a pourtant vu grandir. Mohamed, le poète, arpente inlassablement le désert pour fuir le temps : « *Marcher comme écrire. Ecrire le pas des mots, les mots des pas, sur ces seuils hauts, les plateaux, socle du désert* » (*Les hommes qui marchent* : 114).

Cette fuite, ou plutôt cette errance est aussi une quête, la quête d'un désir : désir de langage, désir d'écriture. L'ambiguïté se dessine à partir du moment où la quête de l'espace- refuge devient prétexte à la conquête de l'espace mythique du désert, à travers la rencontre de Nedjma, personnage d'écriture et figure légendaire de la femme aimée.

Ainsi, légende et mythe se greffent à l'histoire pour identifier le désert à un espace d'échange et d'élaboration de discours pluriels. A partir d'événements diégétiques, telle que la rencontre de Mahmoud et Nedjma, la parole conteuse imprime une dimension mythique au texte. La rencontre est ainsi rapportée sur un ton épique.

Le désert de Mokeddem : un espace poétique

Au-delà des fonctionnalités de l'écriture et du point de vue littéraire, il est un autre aspect chez Mokeddem : le poétique est très présent, l'auteure travaille sa langue

d'écriture à partir de son enracinement. Le lecteur des textes de M. Mokeddem relève non sans difficultés qu'elle incarne, au moyen d'une écriture narrative, le langage oral de la mémoire dans celui de l'écriture et donne aux voix qui parlent, la force de briser leur silence et appréhender le néant du désert. Pour elle, le désert est le lieu fictif de l'oralité et l'écriture. Des refrains, des analepses, des accumulations, des paronomases, des allitérations structurent le récit. Le désert devient un objet de transgression et embrasse d'autres éléments dans le discours romanesque comme ceux de l'exil, la révolte et la liberté.

L'universitaire Zoubida Belaghoug (2009) explique dans ce sens que

« l'acte d'écrire étant voyage en soi, elle promène son lecteur dans un territoire inconnu, le grand Sud, envahi de lumière, espace où les bornes sont bannies et les frontières dissoutes, c'est l'infini peuplé de dunes dans une écriture fluide, dégageant odeurs, culture et sensibilité nomades. Les mots écrits dans la langue française sont mêlés aux airs de flûte et aux tintements des bijoux des Bédouines »,

Tel un mirage, la trace de Yasmine s'évanouit dans le désert. Sa disparition énigmatique est à l'image du royaume de l'oralité où rêve et réalité se confondent. Elle appartient désormais aux légendes. Cette sorte d'absorption lente par le désert redonne place à l'oralité. Elle se traduit par la répétition obsessionnelle, à l'intérieur des trois dernières pages du roman, de l'expression « *on dit* » (quinze fois) appuyée par les expressions « *on prétend* », « *on chuchote* », « *on murmure* », constituant ainsi une longue litanie permettant de garder vivante la mémoire.

De cette position, elle entame, sous l'effet de la tension créatrice, un dialogue entre parole et écriture donnant naissance à une forme nouvelle : une parole-écriture qui devient mémoire vivante, « regard dans la lumière », « *ce regard hanté par les mémoires des nomades et qui semble veiller sur le désert* », (*Les Hommes qui marchent* : 66). En plus des figures de style qui caractérisent le récit mokédemien, les personnages sont associés à l'espace désert « par métonymie et le symbolisent par métaphore » (Jean-Yves Tadié : 1978).

Dans ce roman, Malika Mokeddem retrouve aussi le rythme primitif (1-2) de la marche des nomades. La narration progresse aussi dans un mouvement spirale, identique au rythme de l'espace, celui des sables quand ils sont emportés par le vent.

« *Un pas, deux pas. Avec allégresse, le pied retrouvait la plasticité du sable. Délivré de ce sinistre environnement, le corps recouvrait sa souplesse. Un pas, deux pas. Sans voile, un magroune vaporeux flottant sur sa robe à grands volants et les mains nouées dans le dos, Zohra marchait en rêvant. Un pas, deux pas. Tête haute, sens aux aguets, elle observait à la dérobée la vie des citadins. Quand aucun but précis ne les animait,*

les hommes se regroupaient dehors et attendaient, mollement, que passât le temps. Temps du silence. Silence des fantômes, de l'inavouable. Un pas, deux pas. » (Les Hommes qui marchent : 71).

C'est la poésie qui leur permet d'entendre et de faire entendre la « *langue hors pouvoir* », dit Roland Barthes (Barthes :1989) . La poésie donne, d'ailleurs, à l'écrivaine la possibilité d'inscrire les rythmes de l'autre langue, les rythmes du corps et le rythme primitif (1-2) de la marche des nomades dans leur texte. Il y aurait là une correspondance avec les contes dits :

« Conter, c'est échapper à l'instant. C'est refuser de n'être jamais qu'une borne de sa course. Conter, c'est le saisir en plein temps. C'est le déplier en éventail de mots. Tu t'en éventes et le railles. Puis tu le replies, fermé dans le nœud de la narration. Tu en cueilles un autre et tu recommences à l'effeuiller », (Le siècle des sauterelles : 157).

Si le désert semble être un lieu onirique et absolu pour une conscience qui cherche un apaisement de son trouble de l'être, il est aussi le lieu fictif de l'oralité et l'écriture. Zohra continue par le « nomadisme des mots » à refaçonner les réalités du temps passé, sa voix fait ressusciter les légendes presque oubliées des hommes bleus. Les paroles de Zohra prennent toute leur puissance dans l'imaginaire de sa petite fille Leila qui de son côté assiste aux métamorphoses de l'histoire racontée et veille sur les mêmes horizons de la liberté. Mokeddem incarne, au moyen d'une écriture narrative, le langage oral de la mémoire dans celui de l'écriture et donne aux voix qui parlent, la force de briser leur silence et appréhender le néant du désert. Le désert devient un objet de transgression et de liberté de l'imaginaire qui permet de créer des fictions où se mêlent la jouissance de posséder la langue et celle de rêver, de s'évader, de s'extraire de la réalité et du monde qui entoure quand la douleur devient extrême, celle de l'enfermement et de l'étouffement.

En conclusion, si pour Tahar Djaout, le désert, trompeur, insaisissable, changeant, imprévisible, est « le noyau de la terre » ; il est simultanément éternel et éphémère pour Dib; pour Malika Mokeddem, le désert n'est pas un simple phénomène géographique frappé par l'aridité et la désolation, mais un référent culturel, un espace d'oralité où se réalise l'écriture qui témoigne d'une affirmation d'appartenance. Najib Redouane le souligne clairement à la page 23, « *un des traits essentiels du désert sur le plan de la création littéraire, c'est qu'il constitue le lieu identitaire de l'écrivaine* ». Le désert est alors un espace privé ou domestique dans toutes ses dimensions physiques et imaginaires. Il a une forte charge cosmique et métaphysique, mais pour elle, c'est, notamment, un lieu d'identification. C'est un espace libre et ambivalent, un « espace du même » et de l'autre, là où ressurgit une vision d'écriture extrêmement

mokeddemienne. Cette écriture qui témoigne d'un ancrage dans un espace désertique réel. En conséquence, ne serait-il pas juste d'affirmer aussi qu'il existe aussi les romans du désert mokeddemien à l'instar des cités et des œuvres qui sont singulièrement fusionnelles, comme la trilogie new-yorkaise de P. Auster, ou les romans stambouliotes d'O. Pamuk et cairotes de N. Mahfouz.

Bibliographie

- Achour, Ch. 2007. *Auteurs d'hier et d'aujourd'hui*, Malika Mokeddem, Métissages. Blida : Tell.
- Bachelard, G. 1959. *La Poétique de l'espace*. Paris : PUF.
- Barthes, R. 1989. *Leçon*. Paris : Seuil. Points essais.
- Belaghoueg, Z. 2009. « Malika Mokeddem, la passion des langues : Jaillissement de la création et itinéraire d'une vie ». *Synergies Algérie*, N°4, pp..
- Camus, A. 1959. *Noces suivi de L'été*. Paris : Les Éditions Gallimard.
- Deleuze, G., Guattari, F. 1980. *Mille Plateaux*. Paris : Les Editions de Minuit.
- Djaout, T. 1987. *L'Invention du désert*. Paris : Seuil.
- Dib, M. 1992. *Le Désert sans détour*. Paris : Sindbad.
- DIB, M. 1994. *L'Arbre à dire*. Paris : A. Michel.
- Haddad, M. 1959. *Je t'offrirai une gazelle*. Paris : Julliard.
- Helm, Yolande Aline (dir). 2000. *Malika Mokeddem : envers et contre tout*. Paris : L'Harmattan.
- Mitterand, H. 1987. *Le Regard et le signe*, Paris : PUF.
- Mokeddem, M. 1998. « De la lecture à l'écriture : résistance ou survie ? ». *La Nouvelle République*, N° 231, 6-7 novembre 1998.
- Mokeddem, M. [1990]. *Les Hommes qui marchent*. Paris : Grasset, 1997.
- Mokeddem, M. 2001. *N'Zid*. Paris : Seuil.
- Mokeddem, M. 2003. *La transe des insoumis*. Paris : Grasset.
- Mokeddem, M. 1992. *Le Siècle des sauterelles*. Paris : Ramsay.
- Mokeddem, M. 2011. *La désirante*. Paris : Grasset.
- Redouane, N. 2003. A la rencontre de Malika Mokeddem. In : Najib Redouane, Yvette Bénayoun-Szmidt, Robert Elbaz (dir.). *Malika Mokeddem..* Paris : Editions L'Harmattan, Col. Autour des écrivains maghrébins.
- Tadié- Jean, Yves. 1978. *Le récit poétique*, Paris : PUF.

Notes

1 Malika Mokeddem est née en Algérie en 1949. Fait ses études de médecine Oran et à Paris, et s'installe comme médecin néphrologue à Montpellier (France). Elle abandonne ce métier pour se consacrer entièrement à l'écriture.

2 Le terme de « déterritorialisation », emprunté à Deleuze, permet d'essayer de montrer comment l'écriture, face à la langue, perd de ses valeurs originelles. Ce processus est nommé déterritorialisation, qui est suivi d'un autre processus, celui de reterritorialisation. Ce dernier est surtout réalisé par des moyens artistiques.